
Du soviétique tatar au Tatar kazakhstanaï. Les voies multiples de la “tatarité”

From Soviet Tatar to Kazakhstani Tatar: multiple aspects of contemporary “tatariness”

Yves-Marie Davenel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1439>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011
Pagination : 215-234
ISBN : 978-2-84743-041-7
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Yves-Marie Davenel, « Du soviétique tatar au Tatar kazakhstanaï. Les voies multiples de la “tatarité” », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 19-20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1439>

Du soviétique tatar au Tatar kazakhstanaï. Les voies multiples de la “tatarité”

Yves-Marie DAVENEL

Parler aujourd’hui des Tatars en tant que catégorie nationale nécessite au préalable de s’arrêter sur la relation qui unit un groupe humain et un ethnonyme. Le terme *tatar* est un mot ancien qui remonte vraisemblablement au VIII^e siècle. Les Chinois l’utilisaient alors pour désigner des populations turciques du nord de la Chine, dans la région de l’actuelle Mongolie. Il se répandit ensuite dans l’ensemble eurasiatique lors des conquêtes de Gengis Khan au XIII^e siècle. Durant la période de domination turco-mongole de la Horde d’Or (XIII^e-XV^e siècles) sur la *Rus’*, le terme tatar supplanta celui de mongol et se développa dans les chroniques russes. Avec le début de l’expansion de la Moscovie vers l’Est, suite aux conquêtes des khanats de Kazan (1552) et d’Astrakhan (1556), ce nom en vint à désigner les non-Russes nouvellement soumis et intégrés à l’empire. Il devint alors un terme générique, ce dont atteste son usage par les historiens occidentaux et les missionnaires jésuites qui désignent comme “Tartares” tous les peuples orientaux « disséminés de la Volga à la Chine et au Japon, au sud du Tibet à travers l’Asie jusqu’à l’océan arctique » au XVIII^e siècle (Karimullin 1989, p. 18).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, des intellectuels musulmans de Kazan posèrent les bases théoriques d’une nation tatare, en en faisant l’héritière des populations turciques et musulmanes de la région Volga-Oural. Plusieurs qualificatifs étaient alors en concurrence pour désigner cette nation en devenir : non seulement *tatar*, mais aussi *musulman* et *bulghar*¹. Il semble que l’adoption définitive du terme *tatar* pour désigner la population turcophone musulmane de la Moyenne-Volga du gouvernorat de Kazan s’ancra définitivement avec la création en 1920 de la République socialiste soviétique autonome tatare. L’ethnologue tatar Damir M. İşakov explique de façon laconique l’adoption généralisée du terme *tatar*, au détriment des autres ethnonymes existants,

Yves-Marie Davenel est anthropologue, docteur de l'EHESS, chercheur associé au Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales au sein de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (LAIOS-IIAC), Paris.
Thèmes de recherche : associations, citoyenneté, construction nationale, groupe de sociabilité. Contact : ymdavenel@hotmail.com

¹ Le terme *bulghar* fait référence à l’État bulgare de la Volga (X^e-début XIII^e siècle).

par son enracinement historique dans la région ainsi délimitée (2004, pp. 10-14).

Lors du premier recensement soviétique de 1926, plusieurs groupes tatars furent reconnus au sein de catégories autonomes (Tatars de Sibérie, *Krâšen*, *Mišar*, etc.²). Dès le recensement suivant, en 1939, la plupart d'entre eux furent inscrits sous une catégorie unique appelée *tatare*. Parallèlement à une volonté de simplification, la proximité linguistique et culturelle de ces groupes favorisa leur réunion au sein d'une seule catégorie. Les Tatars de Crimée furent également incorporés dans celle-ci en dépit de fortes différences linguistiques et culturelles. Ils ne furent à nouveau comptés séparément que lors du dernier recensement soviétique de 1989.

On compte aujourd'hui environ 6,6 millions de Tatars dans le monde, dont 5,5 millions en CEI. Parmi ces derniers, seuls 30 % résident dans la république du Tatarstan. Les Tatars forment également de petites minorités dans de nombreux États (en Turquie, en Chine, aux États-Unis, etc.).

Les Tatars du Kazakhstan, aujourd'hui disséminés dans toute la République, sont issus de différentes vagues de migration, en provenance de la région Volga-Oural majoritairement, mais aussi de Sibérie. Les migrations massives de populations tatares ont commencé au XVIII^e siècle pour s'achever dans la seconde moitié du XX^e siècle. Elles n'ont pas connu de développement continu, ni homogène. Elles ont été le fait, au départ, de déplacements autorisés et organisés par le pouvoir tsariste, qui créa les infrastructures nécessaires à l'installation des colons. Mais elles ont aussi résulté d'initiatives privées, de fuites. Les motivations étaient diverses, mêlant souvent des considérations sociales, religieuses, économiques et familiales.

La relation des Tatars à la steppe et aux populations kazakhes peut être lue de multiples façons. On peut, à la suite de John A. Armstrong, qualifier ce groupe de « diaspora mobilisée ». Cette expression désigne des diasporas occupant « une position fonctionnelle spéciale dans une société en cours de modernisation ». Ces diasporas sont fortement urbanisées, éduquées, mobiles et font preuve d'une grande souplesse linguistique (1992, p. 231). À l'époque tsariste, les Tatars s'étaient spécialisés dans un certain nombre de fonctions très utiles au régime, que ne pouvaient pas remplir les Russes, groupe ethnique dominant. De par leur connaissance de la langue kazakhe et une certaine proximité religieuse, les Tatars servirent d'intermédiaires entre les Russes et les Kazakhs, en qualité de marchands, entrepreneurs, usuriers,

² Les *Krâšen* sont des Tatars baptisés et convertis à l'orthodoxie. L'origine du groupe *mišar* est imprécise. Il semblerait qu'il soit le résultat de la turcisation d'un groupe de langue finno-ougrienne appelé *mešer*. Au XVI^e siècle, une partie de ce groupe se serait russifiée, tandis qu'une autre aurait fusionné avec les Tatars. Les *Mišar* appartiennent à l'ensemble des Tatars de la Volga et de l'Oural, mais possèdent un dialecte (dit de l'Ouest) et un mode de vie propres selon l'ethnographe D. M. Išakov (1993).

médecins et diplomates. Cette position particulière est aujourd'hui exprimée dans les écrits des auteurs tatars kazakhstanaï, qui décrivent les Tatars migrants comme des musulmans turcophones propagateurs de l'islam, entretenant des liens anciens et amicaux avec le peuple kazakh. Ces lectures n'épuisent évidemment pas la diversité des relations entre populations tatares et populations kazakhes, qui ont varié selon les époques et les régions.

Durant la période soviétique, les Tatars ont connu un fort processus de russification et de soviétisation. La langue ainsi que nombre de traits culturels ont été très affectés et n'ont subsisté que sur un mode résiduel. Cependant, les sentiments d'appartenance antérieurs n'ont pas totalement disparu.

Avec l'effondrement de l'URSS, l'identité soviétique a perdu son fondement politique et idéologique. Dans le même temps, la reconnaissance d'une république du Tatarstan au sein de la Fédération de Russie ainsi que l'accession à la souveraineté du Kazakhstan ont influé sur la redéfinition du groupe tatar.

Depuis 1991, chacun des États centrasiatiques fonde la légitimité de la nation éponyme sur sa profondeur historique et son inscription sur un territoire bien défini. L'identité est perçue sur un mode essentialiste. Dans ce contexte politique, comment les minorités nationales se positionnent-elles politiquement et culturellement face à ces nouvelles contraintes ? Quelles sont les stratégies d'autodéfinition développées par le groupe tatar ? Ces dernières sont-elles propres aux Tatars ou empruntent-elles aux stratégies de légitimation développées par les Kazakhs ?

À partir d'une étude ethnologique portant principalement sur les associations culturelles tatares des villes de Semipalatinsk et d'Almaty (dans l'est et le sud du pays), on montrera quelles sont les grandes lignes qui définissent aujourd'hui la reformulation de leurs appartenances et de leurs affiliations³. On verra également comment celles-ci s'inscrivent dans un dialogue permanent du passé et du présent, du privé et du public, du local et du global⁴.

Les Tatars du Kazakhstan : définitions du groupe

Lors du recensement de 2009, la catégorie statistique *tatare* comptait 203 300 personnes, soit 1,3 % de la population totale du Kazakhstan,

³ Je reprends ici les concepts d'appartenance et d'affiliation dans l'acception qu'en donne Jean Cuisenier : « L'appartenance est reçue parce qu'on nous l'a donnée, par naissance et par tradition familiale, et parce que les autres nous connaissent et nous reconnaissent à travers ce don. L'affiliation est choisie par l'effet de notre volonté et de notre libre engagement, indépendamment de notre appartenance et parfois contre elle » (Aghulon & Cuisenier 1997, p. 318).

⁴ Cet article s'appuie sur trois enquêtes de terrain menées auprès des Tatars du Kazakhstan d'octobre 2004 à mai 2005, de mars à juillet 2006, puis de mai à juin 2007, effectuées principalement dans les villes d'Almaty et de Semipalatinsk.

un chiffre en recul constant depuis le dernier recensement soviétique de 1989. Héritées de la période soviétique, les catégories ethniques structurent aujourd'hui encore fortement les identités individuelles et collectives. Catégories objectivées et intériorisées, elles sont actualisées au quotidien par les stéréotypes, les blagues mais aussi les documents officiels, en particulier la carte d'identité. Imposée par l'État, cette catégorisation ne prend jamais en considération le sentiment d'appartenance des personnes ainsi définies. Il en va de même pour les militants tatars. Ceux-ci estiment la population tatare en s'appuyant sur une connaissance plus ou moins précise des données statistiques officielles afin d'établir le poids de la nationalité tatare au sein de l'ensemble multiethnique kazakhstanais. Ils alimentent ainsi ce que Stéphane Dufoix appelle l'« illusion de la communauté » (2003, p. 64).

À côté de la statistique, d'autres facteurs influent sur la définition des frontières ethniques du groupe tatar. La religion est ainsi, pour certains auteurs, un paramètre d'inclusion-exclusion. Dans l'un des ouvrages tatars les plus diffusés au Kazakhstan, A. G. Hamidullin, militant tatar kazakhstanais, énumère les différentes composantes de cette population dans le pays : Tatars dits "de Kazan", majoritaires, originaires de la région de la Volga (*Povolž'e*) et des contreforts de l'Oural (*Priural'e*), *Mišar* originaires des anciens gouvernorats de Saratov et Nižegorod, *Kasim*⁵, Tatars de Sibérie et Tatars de l'Ili ou dits "de Chine"⁶ (1997, p. 15). L'auteur précise que, dans ce qui peut sembler un ensemble hétérogène, il existe une unité culturelle et que « tous [les Tatars] sont unis par une langue et une croyance unique, des traditions et des coutumes uniques avec quelques minces différences » (*ibid.*). Hamidullin minimise à dessein les différences entre les groupes tatars afin de construire la « communauté » tatare kazakhstanaise la plus large possible. Cette présentation n'englobe pas, sous l'appellation tatare, exactement les mêmes groupes que le discours dominant sur la nation tatare en république du Tatarstan. Ainsi, cet auteur exclut les *Krâšen*, qui professent une confession différente (orthodoxie), de la « communauté » tatare du Kazakhstan. Il ne les considère pas comme tatars, alors même que les *Krâšen* sont enregistrés sous l'unique catégorie statistique *tatare* lors des recensements au Kazakhstan,

⁵ Le terme *Kasim*, qui a par la suite donné son nom aux Tatars de *Kasim* ou *Kasimovcy*, provient du nom d'un prince de la Horde d'or victorieux d'une armée russe à qui le prince défait, Vasilij Temnyj, octroya en apanage une ville et sa province en 1445. Cette province, connue dans les sources historiques sous le nom de « Terre *mešer* » (*mešerskaâ zemlâ*), avait pour capitale la ville de Mešer, qui fut dès lors appelée Kasimov, tout comme le khanat qui fut instauré. Cette ville se trouve aujourd'hui dans l'*oblast'* de Riazan. Les Tatars de *Kasim* appartiennent au groupe des Tatars de la Moyenne-Volga et de l'Oural ; ils parlent le dialecte tatar de Kazan (dialecte du centre) (Šarifullina 1991).

⁶ Ce terme désigne des groupes tatars originaires de la région Volga-Oural s'étant installés à partir du XIX^e siècle dans le Xinjiang ouïgour et ayant rejoint l'Union soviétique entre 1954 et 1965.

contribuant ainsi au poids effectif de cette catégorie au sein de la population kazakhstanaïse.

Ces subdivisions sont connues des individus résidant au Kazakhstan et parfois mises en avant pour souligner certaines spécificités religieuses ou culinaires. Elles n'en constituent pas pour autant un facteur de distinction interne pouvant conduire à l'élaboration de groupes autonomes, à la différence de ce qu'on observe au Tatarstan⁷. Cet état de fait s'explique par les conditions historiques de l'installation de personnes originaires de la région Volga-Oural au Kazakhstan, ainsi que par les processus d'homogénéisation sociologique et linguistique que ce groupe a connus durant la période soviétique.

Les critères d'inclusion au sein du groupe tatar varient selon les personnes interrogées. Certaines personnes ne reconnaissant pas les *Krâšen* comme de "vrais" Tatars alors que d'autres les considèrent comme des Tatars à part entière, en se basant sur la communauté de langue. Il existe en outre des variables régionales. Ce type de discours est, par exemple, absent chez les militants tatars que j'ai rencontrés dans le nord et l'est du pays. Les Tatars de Crimée, comptés séparément lors des recensements postsoviétiques au Kazakhstan, et au demeurant très peu nombreux (1 006 personnes en 1999), sont considérés par les militants comme un groupe autonome. Ils ne sont pas inclus dans notre étude.

La grande majorité des Tatars kazakhstanaï n'a pas de position explicite concernant son assignation nationale. C'est dans la confrontation aux autres, aux non-Tatars, qu'un individu peut être amené à jouer sur des marqueurs considérés comme ethniquement distincts (plats nationaux, pratiques culturelles, etc.) ou sur des stéréotypes attachés aux Tatars. Ces marqueurs font généralement l'objet d'une « reproduction résiduelle »⁸.

On peut cependant distinguer schématiquement trois types de positionnements face à l'assignation nationale : l'absence de discours sur soi en termes d'appartenance nationale ; la reprise telle quelle de discours sur la nationalité tatare diffusés par les médias (discours des militants qui rejoint celui des autorités sur l'existence d'une communauté tatare représentée par ses centres culturels et ses manifestations dans l'espace public) ; ou bien encore une prise de position contre le discours dominant

⁷ Le recensement de la population de la Fédération de Russie en 2002 a ainsi donné lieu à la constitution de nouvelles catégories (en réalité déjà présentes dans le recensement de 1926) remettant en cause l'unité proclamée de la nation tatare. De nombreux intellectuels et hommes politiques tatars y ont vu et dénoncé un procédé visant, de la part des Russes, à diviser et donc à affaiblir la nation tatare.

⁸ La « reproduction résiduelle » telle que la définit Renan Le Coadic dans une étude sur la « renaissance » culturelle en Bretagne renvoie à un état de fait où seuls quelques éléments sont préservés et/ou reproduits sans que cela ne fasse l'objet d'une démarche explicite et volontaire. Il en est ainsi de la transmission de la langue, mais plus certainement encore des pratiques alimentaires (plats nationaux, prohibitions), la langue ayant souvent subi de fortes altérations (2003, pp. 373-379).

véhiculé par les militants. En réalité, les personnes se déclarant de nationalité tatare possèdent des conceptions variées de ce qu'est la nation tatare. Le groupe national est en effet revendiqué par différents acteurs, dans différents contextes. Son unité est relative et situationnelle. En outre, à l'exception des Tatars "de Chine" et de certains cercles de militants, les liens d'interconnaissance et de solidarité (au sein du groupe de parenté et en dehors de lui) sont relativement faibles. Même s'ils produisent des discours sur la "communauté" tatare, cela ne signifie pas que la majorité des Tatars, non militants, en fait partie autrement que par leur assignation nationale. C'est la raison pour laquelle il est impropre de parler de communauté tatare au Kazakhstan, si on entend par communauté un groupe humain exprimant un sentiment d'appartenance explicite et de solidarité entre ses membres.

Une zone ancienne de peuplement tatar : la ville de Semipalatinsk et sa région

La ville de Semipalatinsk partage avec quelques autres villes du nord et de l'ouest du pays (Ouralsk, Petropavlovsk, par exemple) la particularité d'avoir été une terre d'implantation ancienne des Tatars, parfois établis ici depuis huit ou neuf générations. Elle a également préservé dans sa structure urbaine les traces vivantes d'un quartier tatar, appelé encore de nos jours *Tatarka*.

Cette inscription longue dans l'espace et dans le temps sous-entend une continuité des échanges avec, d'une part, les colons russes et cosaques et, d'autre part, les Kazakhs nomades. Cette ancienneté des interactions a conduit à des processus d'acculturation réciproque qui influent aujourd'hui sur la façon de penser la relation des Tatars aux Kazakhs et aux autres populations.

Le faubourg tatar, fondé en 1798, après le déplacement des habitations de l'île du Colonel sur l'Irtych à la rive droite du fleuve, était à l'origine composé majoritairement de Tatars, mais aussi de marchands musulmans boukhariotes et tachkentois dits sartes, dont le nombre ira décroissant.

Ce n'est qu'en 1824 que les quartiers russe et tatar de la ville furent unifiés, suite à leur extension territoriale respective. Cette réunion ne donna pas lieu à un mélange des populations. D'après les témoignages de plusieurs Tatars âgés, l'homogénéité ethnique et religieuse du quartier perdura jusqu'au lendemain de la "Grande guerre patriotique" (1941-1945), en dépit des municipalisations de propriétés privées dans les années 1920 et du départ ou de l'expulsion de riches familles marchandes et/ou industrielles tatars.

Dans les années 1930, les changements de politique en matière culturelle et religieuse reléguèrent l'expression d'un sentiment de "tatarité" au domaine privé et familial. Deux phénomènes corrélés y contribuèrent.

Premièrement, la russification de l'enseignement provoqua une rupture des liens entre les générations. La dernière école dispensant des cours en langue tatar fut fermée en 1941. Les Tatars du Kazakhstan subirent les mêmes changements d'alphabets que leurs co-nationaux de la région Volga-Oural, ce qui les priva eux aussi de l'accès aux productions littéraires antérieures. Deuxièmement, à l'instar de nombreuses autres victimes de la dékoulakisation, toutes nationalités confondues, beaucoup de familles tatars dissimulèrent leur passé, coupant ainsi leurs enfants de la mémoire du groupe.

Pourtant, quelle qu'ait pu être l'intensité de ce processus volontaire d'oubli, et en dépit du mélange de populations qui débute véritablement dans les années d'après-guerre, le quartier tatar va conserver, tout au long de la période soviétique, une coloration culturelle tatar forte, principalement portée par les réseaux familiaux et par l'islam. Une des mosquées de la *Tatarka* continuera à fonctionner malgré une fermeture entre 1937 et 1941. Mais c'est surtout un personnage qui, par son existence même, souligne le mieux la continuité de la pratique religieuse et de la culture tatar. Šakiržan Sabitov, dit Kari abzyj⁹ (1913-2001), a fait l'objet, au moment de son décès en 2001, de plusieurs articles hagiographiques dans la presse locale sous la plume d'une militante tatar.

Elle raconte que, aveugle et orphelin dès sa plus tendre enfance, Kari abzyj fut formé à la connaissance du Coran dans une madrasa de Semipalatinsk, puis étudia auprès d'un professeur religieux, connaisseur de l'arabe et du turc ancien, fusillé en 1935. Devenu à son tour professeur de religion, son handicap lui épargna la répression. Fin connaisseur de l'islam, philosophe, il assura sa vie durant le rôle de chef spirituel de la population tatar et musulmane de la ville. Connue et reconnue par tous, il était sollicité à l'occasion des rites de passage (naissance, circoncision, mariage, enterrement) et invité à prononcer la bénédiction. Après 1991, il prit part, en tant qu'homme public, aux festivités religieuses et profanes tatars telles que le *Sabantuj* (littéralement "fête de la charrue")¹⁰, ainsi qu'à des émissions télévisées et radio. Ce personnage, considéré aujourd'hui presque à l'égal d'un saint, a représenté un des fils rouges de la perpétuation de la religion musulmane et de la culture tatar à Semipalatinsk.

⁹ *Kari* désigne un déclamateur professionnel maîtrisant la lecture psalmodiée du Coran et respectant les règles de lecture et de discipline coraniques. *Abzyj* est un terme d'adresse tatar utilisé envers un homme plus âgé que soi.

¹⁰ Le *Sabantuj* est une ancienne fête profane liée aux rites agraires, qui se tenait au printemps en région Volga-Oural. Elle a lieu aujourd'hui le plus souvent au mois de juin. Elle mêle concours sportifs (lutte tatar), spectacles de danse et concerts de musique tatars. Au Kazakhstan, des ensembles musicaux d'autres nationalités sont souvent invités à s'y produire.

Toutefois, malgré l'existence de guides spirituels durant l'époque soviétique, à aucun moment la connaissance et la pratique de la religion ne retrouvèrent leur niveau d'avant les répressions. Si cette dernière était tolérée par les autorités soviétiques locales, cela ne signifiait pas pour autant la perpétuation et le respect de l'orthodoxie musulmane¹¹, pas plus que le droit d'exprimer publiquement un quelconque sentiment national.

L'ouverture, en 1959, d'un cercle tatar près le Palais de la culture de la ville en constitue un bon exemple. Ses promoteurs essuyèrent d'abord un refus violent de la part des autorités, qui les qualifièrent de « nationalistes ». Le cercle amateur ne put voir le jour qu'après des demandes réitérées à Almaty, Saint-Petersbourg et Moscou. Sa création doit davantage être comprise comme la possibilité donnée à un groupe amateur de chanter, danser et jouer une musique nationale participant à l'élaboration d'une culture soviétique, plutôt que comme un précurseur des mouvements de renaissance nationale auxquels on a assisté à la fin des années 1980 en URSS.

En effet, en dépit de l'existence de ces quelques fils rouges, la population tatar a subi une russification en profondeur tant de sa langue que de son mode de vie, même si l'islam constitue encore un de ses traits identitaires majeurs. Ce type d'affiliation n'est pas propre aux Tatars. Au Kazakhstan, l'association entre appartenance ethnique et confession religieuse demeure prégnante en dépit d'une pratique faible et d'une individualisation de la foi. La majorité des Tatars, s'ils se déclarent musulmans, ont une connaissance limitée des canons de l'islam et fréquentent peu les mosquées. Si l'islam est considéré par beaucoup comme un trait constitutif de l'identité tatar, il fait aujourd'hui l'objet d'un réapprentissage, à l'image de ce que l'on peut observer chez d'autres groupes nationaux.

Parmi les minorités nationales kazakhstanaïses, la population tatar occupe une place particulière. Elle a le taux de mariages exogames le plus élevé parmi les groupes nationaux résidant au Kazakhstan. D'après les données de l'Agence nationale de statistique, en 2004, 85 % des Tatars des deux sexes ont contracté un mariage en dehors de leur groupe d'appartenance, avec des coreligionnaires ou non. Par leur taux de natalité et leurs pratiques matrimoniales, les Tatars s'apparentent aux populations slaves et européennes (à l'exception des Russes). Dans le même temps, ils partagent nombre de points communs, culturels et linguistiques, avec les populations musulmanes et centrasiatiques : ils sont majoritairement musulmans et parlent une langue turcique de la même famille que le kazakh.

¹¹ L'unique imam tatar de Semipalatinsk m'expliquait ainsi l'absence de connaissance religieuse de ses ouailles minée par soixante-dix ans de pratiques antireligieuses soviétiques.

Ces spécificités constituent, aux dires d'un certain nombre de militants du renouveau culturel, autant de menaces à la perpétuation d'une identité tatar au Kazakhstan.

Le renouveau tatar depuis la fin des années 1980

Le président du Centre social tatar (CST) de Semipalatinsk me confiait en 2006 :

Nous avons subi pendant soixante-dix ans un processus de russification et depuis quinze ans, un processus de kazakhisation. Si nous ne réagissons pas, nous pouvons disparaître car les langues tatar et kazakhe sont très proches et nous sommes tous deux des peuples musulmans.

De même beaucoup de Tatars rencontrés lors de mes séjours au Kazakhstan exprimaient de l'inquiétude quant à leur devenir dans ce pays. Indépendamment de considérations économiques, ils étaient tiraillés entre la peur de l'assimilation et la volonté d'intégration dans le nouvel État kazakhstanais, intégration elle-même hypothétique du fait de la nationalisation de la société au profit de l'ethnie éponyme, un phénomène appelé "kazakhisation".

La possibilité d'une reformulation d'un sentiment de "tatarité", apparue dès la fin de l'époque soviétique dans le cadre légal offert par la politique culturelle, semble constituer une troisième voie. La loi du 22 septembre 1989 *Sur les langues de la RSS kazakhe* a ainsi constitué le déclencheur légal de la réalisation des aspirations nationales. Elle stipulait que :

La RSS kazakhe fournit les garanties légales à toutes les langues employées dans la république et défend le droit imprescriptible de tout citoyen, quel que soit sa nationalité, au développement de sa langue et de sa culture.

À la suite de la promulgation de cette loi, prolongée par la juridiction actuelle du Kazakhstan indépendant, le mouvement tatar s'officialisa. Un centre social tatar fut créé en mars 1990, à l'initiative d'un professeur d'économie politique, membre du parti communiste et de la société *Znanie* "le savoir". Il s'est donné dès l'origine pour mission la renaissance (rus. *vozroždenie*) et le développement de la langue, de la culture, des rites et traditions tatars. Ce faisant, il ne faisait que s'insérer dans une vague de renouveau culturel national qui affectait toutes les régions d'Union soviétique en ces années de perestroïka. Issu d'un mouvement local, autonome et bénévole, le centre social tatar (CST) s'affilia très vite à l'Association des centres sociaux et culturels tatars et tataro-bachkirs¹²,

¹² L'association de ces deux nationalités au sein d'un même mouvement est le fait des intéressés eux-mêmes et non pas une catégorisation administrative. Elle est présentée par mes interlocuteurs comme résultant de la proximité linguistique et culturelle des Tatars et des Bachkirs, ainsi que par la relative faiblesse numérique de ces derniers (23 225 personnes lors du recensement de 1999).

créée en 1990 à Almaty. Les relations avec le Tatarstan se développent également. Les responsables des centres socioculturels tatars du Kazakhstan furent invités à la première assemblée (tat. *kurultaj*) du peuple tatar, qui se tint à Kazan en 1990.

Ces liens, tissés à la toute fin de l'époque soviétique, se prolongèrent dans le cadre des nouveaux États indépendants. Le Tatarstan et le Kazakhstan, après une période de refroidissement diplomatique, développent aujourd'hui des partenariats économiques importants. La venue du président tatar, Mintimer Chaïmiev, en 1996, marqua le renouveau des échanges entre les deux États et la reconnaissance officielle des Tatars du Kazakhstan, ce qui facilita et renforça les réseaux personnels et familiaux existant entre les deux pays.

Si le centre social tatar joue aujourd'hui un rôle actif dans la promotion de la culture et de la langue, il ne fut cependant pas créé pour répondre à un besoin qui aurait été exprimé par la majorité des Tatars de Semipalatinsk. Beaucoup ne comprirent pas immédiatement l'intérêt d'un tel centre¹³. Cette précision permet de comprendre que l'expression publique d'un sentiment de "tatarité" n'est pas l'apanage d'une institution officielle, représentée par le CST. Une des militantes du CST m'expliquait, à partir de son propre exemple, qu'à l'époque soviétique, elle ne se pensait pas comme tatare, mais comme membre du peuple soviétique, bien qu'elle fût née dans un village à forte population tatare et maîtrisât la langue tatare. Cette assertion révèle la complexité des affiliations et des appartenances et leur évolution dans le Kazakhstan postsoviétique.

On assiste ainsi aujourd'hui à un réinvestissement et non à une reconstruction d'un moi individuel et collectif. On entend ici par réinvestissement le fait pour un individu d'opérer consciemment le choix de s'investir à nouveau dans une appartenance, révélée dans l'altérité, qui avait pu, comme ce fut le cas durant la période soviétique, être reléguée au second plan, voire déniée, mais jamais totalement oubliée. Ce processus consiste à remettre au premier plan cette appartenance, qui va souvent de pair avec une assignation administrative, et à investir celle-ci d'un contenu culturel, politique, linguistique et symbolique. La reconstruction identitaire, qui peut être un des aspects du réinvestissement dans une identité, consiste, à nos yeux, en la formulation d'une appartenance à partir d'un passé idéalisé, voire mythifié, mais qui ne repose sur aucun fil rouge faisant le lien entre un individu donné et une mémoire collective. En cela, l'existence du CST et les actions des militants tatars facilitent la redécouverte et la transmission d'une mémoire et de pratiques collectives.

Confinés jusqu'alors dans le cadre étroit de certains cercles familiaux et détenus généralement par les *babuški* "grands-mères", un certain nombre de marqueurs de l'identité tatare, notamment les plats nationaux, sont dorénavant reconnus et transmis. Cette transmission

¹³ D'après les propos du président du centre social tatar de Semipalatinsk.

s'appuie également sur des publications en provenance de Kazan¹⁴ ou édités au Kazakhstan. De la même manière, les costumes "traditionnels", s'ils restent uniquement réservés à un usage festif (ils sont portés par les membres des collectifs artistiques amateurs), n'en font pas moins l'objet d'un réel engouement.

L'action du centre social tatar passe également par la promotion de l'enseignement du tatar, dispensé, à titre facultatif, dans trois écoles de la *Tatarka*. Le choix de cet enseignement est souvent conditionné par la présence de grands-parents (généralement les grands-mères) au sein de familles où les parents eux-mêmes ne maîtrisent pas forcément cette langue. Les élèves sont majoritairement des *čistye tatary* "Tatars purs", expression par laquelle les Tatars désignent les enfants dont le père et la mère sont tatars. Elle renvoie à une vision essentialiste de l'individu, dans laquelle le sang détermine l'appartenance culturelle. On y compte également des enfants dont l'un des parents seulement est tatar, ainsi que des enfants d'autres nationalités. Une anecdote racontée par une enseignante de l'école à propos d'un enfant de père kazakh et de mère tatare illustre bien la relativité des affiliations. Cet enfant, désireux d'apprendre la langue tatare, demandait ainsi à son père : « Papa est-ce que je peux être tatar deux fois par semaine ? Et le reste du temps, je serai kazakh ».

Cependant, le niveau d'enseignement est faible, de l'aveu même des professeurs, parmi lesquels un seul possède une formation spécialisée. Le matériel pédagogique est rare et difficile d'accès. La république du Tatarstan fournit bien des livres aux professeurs, mais seulement lorsque ceux-ci se rendent à Kazan. Compte tenu des conditions économiques, cela limite fortement les possibilités réelles. Cette aide ne suffit pas à unifier et à améliorer le niveau de l'enseignement dispensé. En plus de l'apprentissage de la langue proprement dit, les élèves sont initiés à l'histoire, aux chansons et aux poèmes populaires tatars. Ils participent également au *Sabantuj* et aux autres festivités organisés par le CST.

Cet ensemble de mesures, destinées principalement à un public tatar, va de pair avec différentes manifestations publiques telles que les jubilées de poètes ou de héros nationaux, ouvertes à la communauté tatare. La célébration tatare majeure, le *Sabantuj*, a ainsi été remise au goût du jour dès 1991 et constitue le temps fort de l'expression publique d'un sentiment de "tatarité". Elle est aussi le symbole de l'unité de la nation tatare puisque y prennent part non seulement un nombre important de Tatars de Semipalatinsk, mais aussi des invités (représentants de centres culturels tatars, amis, parents) venus d'autres villes ou régions du Kazakhstan. L'édition 2006 du *Sabantuj* a ainsi accueilli des représentants du centre culturel d'Oust-Kamenogorsk et de villages alentours. Cet échange de bons procédés (les membres dirigeants du CST de Semipalatinsk se rendent régulièrement à Oust-Kamenogorsk, Pavlodar, Astana ou Almaty),

¹⁴ C'est le cas, notamment, de la revue *Suûmbeke* éditée à Kazan qui propose, entre autres, des patrons de couture de costumes tatars.

limité par des contraintes d'ordre financier, souligne l'existence de réseaux dynamiques entre les différentes régions du Kazakhstan.

L'indéniable réussite du CST doit beaucoup à deux facteurs : les réseaux d'interconnaissance de la population tatare dans la ville de Semipalatinsk d'une part, et la figure du président du CST d'autre part. Le centre bénéficie en effet du charisme de son président et tire sa légitimité du fait que ce personnage incarne le visage public des Tatars. L'actuel président du CST, musicien de formation et directeur de l'école tatare des arts¹⁵, la seule existant hors de la république du Tatarstan, est une personnalité connue de la ville¹⁶. Il est, en outre, membre de l'Assemblée du peuple du Kazakhstan et a reçu le titre d'"acteur culturel émérite de la république du Tatarstan".

L'inscription culturelle la plus visible des Tatars dans la sphère publique se fait par le biais de deux ensembles artistiques amateurs ayant reçu en 1991 la qualification *narodnyj* "populaire" qui, en-dehors de sa fonction honorifique, permet aux deux dirigeants de chacun de ces ensembles d'être rémunérés sur le budget de la ville. Reconnu en 2006 comme l'un des trois centres nationaux les plus dynamiques de la ville (sur onze), le CST, à l'inverse des centres socioculturels allemand et russe, ne bénéficie d'aucun soutien financier direct de sa patrie historique, la république du Tatarstan¹⁷. Il doit donc user de toutes les dispositions légales pour assurer le financement de ses activités (aucun membre n'étant rémunéré directement par le CST). Le soutien des sponsors tatars privés s'avérant insuffisant, le CST dépend étroitement de ses relations avec les autorités locales.

Cela se manifeste au moment de la célébration du *Sabantuj*, qui fournit l'occasion de renouveler les allégeances envers les autorités politiques de la ville et de l'État, qui y sont conviées tous les ans. Lors du choix de la date du *Sabantuj* 2006, une militante me disait ainsi : « Comment peut-on organiser le *Sabantuj* sans l'*akim* [le maire] ? C'est une fête de la ville. Notre fête lui plaît¹⁸ ». Cette réflexion souligne l'enjeu de la représentation publique de la culture tatare. Inviter l'*akim* de la ville n'est bien sûr pas anodin. On lui offre à cette occasion un *tûbeteke* (coiffe masculine tatare), expression de respect envers la personne et l'autorité qu'elle

¹⁵ L'école, créée en 1992, a reçu cette appellation en 1996, suite à la visite du président Chaïmiev. En dépit de sa dénomination nationale, cette institution, financée par le ministère de l'Éducation de la république du Kazakhstan, est ouverte aux enfants et aux professeurs de toutes nationalités et dispense un enseignement général, auquel s'ajoute l'apprentissage de chansons et danses populaires tatars.

¹⁶ C'est une exception, la plupart des présidents de centres culturels et/ou sociaux tatars étant des entrepreneurs ou appartenant aux professions intellectuelles.

¹⁷ Le directeur du CST de Semipalatinsk, à l'instar d'autres militants d'Almaty, n'exprimait aucun grief à ce propos et déclarait au contraire que ce devait être aux Tatars de la diaspora d'aider la patrie, en raison de la situation politique de cette dernière.

¹⁸ L'*akim* de Semipalatinsk est le seul du Kazakhstan à avoir été officiellement invité aux festivités liées à la commémoration des 1000 ans de Kazan en 2005.

représente. Peu après, à l'occasion du rituel des toasts lors d'un repas réservé aux personnalités de la ville, on signifie explicitement à l'*akim* l'ancienneté de l'implantation des Tatars dans la ville et leurs bonnes relations avec les Kazakhs. Autrement dit, si le pouvoir séculier est éphémère, la présence des Tatars est au contraire pérenne, ce que l'*akim* doit prendre en considération. De cette manière, les Tatars se définissent comme une composante à part entière de la ville de Semipalatinsk et, plus largement, de l'ensemble politique et géographique kazakhstanais.

On touche ici un des points essentiels de la mise en forme et des contraintes rencontrées par l'expression d'un sentiment identitaire : sa reconnaissance par autrui, qui conditionne pour partie sa survie grâce au financement de son expression publique. Celle-ci est destinée tout autant à un autrui comprenant l'ensemble de la population kazakhstanaise, qu'aux Tatars eux-mêmes. Nombre de ces derniers, dépossédés de leur mémoire collective par les aléas de l'histoire, délaissent cette appartenance culturelle en manifestant d'autres préférences, notamment un goût certain pour l'Occident. C'est dans ce contexte qu'il faut interpréter le zèle déployé par le directeur du CST pour participer avec les ensembles artistiques amateurs tatars à toutes les manifestations organisées par la ville : les fêtes étatiques, celles de la ville et des autres nationalités, ainsi qu'à des émissions de télévision, afin de montrer la culture tatar au plus grand nombre tout en la valorisant par une dimension ludique. Enfin, au-delà de la transmission de la culture, les activités du centre sont implicitement destinées à réunir les gens et, partant, à assurer la continuité culturelle et physique du groupe.

Renouveau culturel et reproduction du groupe

Selon mes interlocuteurs, deux faits constituent une menace pour la reproduction du groupe : la forte exogamie tatar et la dispersion géographique sur le territoire kazakhstanais, ainsi qu'au sein des villes. Une des réponses apportées, tant à Semipalatinsk qu'à Almaty, par les militants tatars est l'organisation d'événements (soirées, sorties) destinés explicitement à faire se rencontrer les jeunes gens (entre 18 et 25-30 ans). Ainsi que me l'expliquait Nadžiâ, jeune militante de 24 ans du centre tatar d'Almaty :

Nous voulons ouvrir un club de rencontres pour que les jeunes gens et les jeunes filles puissent se fréquenter. Il y a beaucoup de jeunes gens qui demandent à pouvoir rencontrer des jeunes filles pour établir des relations sérieuses avec elles.

Lorsque je lui demandai s'il est difficile pour les jeunes de trouver des conjoints de la même nationalité, elle me répondit sans hésiter :

Bien sûr. C'est peut-être d'ailleurs cela qui les attire au centre tatar. Ce qui est intéressant, c'est que beaucoup de gens fréquentent le centre, y

étudient, et une fois qu'ils ont trouvé un(e) conjoint(e) et se sont mariés, ils disparaissent. On ne les voit plus qu'occasionnellement lors du *Sabantuj* et c'est tout.

L'intérêt des jeunes gens se porte donc davantage sur le choix d'un conjoint de même nationalité que sur l'acquisition de la langue et/ou de la culture tatars.

À Almaty, le centre socioculturel tatar, par son école du dimanche, constitue un des pôles essentiels de la culture tatar. En tant que lieu de rencontres, il est aussi un élément important dans la reproduction du groupe. Le discours du président de l'Association des centres sociaux et culturels tatars et tataro-bachkirs est en ce sens révélateur et sans équivoque. Il prêche en effet pour la conservation d'un *ètnofond* "fonds ethnique", terme qui renvoie à l'approche essentialiste présentée plus haut.

À côté du discours officiel, l'enquête ethnographique révèle l'existence de différences générationnelles dans le rapport à la nationalité tatar. On peut distinguer schématiquement trois groupes auxquels correspondent des comportements spécifiques : la jeune génération (16-25 ans) qui n'a pas ou très peu connu la période soviétique, la génération active (25-55 ans), la génération âgée (55 ans et plus). Le sentiment d'appartenance de ces trois catégories au groupe tatar est différent. Alors que la génération active est relativement peu impliquée dans sa nationalité en dehors du phénomène de « reproduction résiduelle », la jeune génération et la génération âgée expriment davantage leur affiliation à l'identité tatar. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne la fréquentation des lieux de la culture tatar (fêtes, centres culturels). On trouve davantage de membres de ces deux générations parmi les militants.

Cette inclination à la perpétuation de la culture tatar se retrouve aussi dans les attitudes face aux mariages interethniques. Ainsi, on observe une aspiration nouvelle aux unions avec des partenaires tatars chez ces deux groupes. Pour la génération âgée, l'exogamie constitue un état de fait, accepté ou non, qui était considéré par la société soviétique comme étant la norme et donc favorisé. Pour la jeune génération, le choix d'un partenaire de même nationalité est compris comme un acte de loyauté envers sa nation face à un risque, réel ou fantasmé, de perte identitaire. On trouve ici un écho, plutôt qu'une réponse, à l'appel à la conservation d'un *ètnofond* lancé par le président de l'Association des centres sociaux et culturels tatars et tataro-bachkirs. Aujourd'hui, le discours de ces deux générations converge vers une promotion de l'endogamie ethnique et confessionnelle, surtout dans les familles où les grands-mères sont encore présentes. Toutefois, même au sein de la jeune génération, cette tendance, au vu du nombre de mariages interethniques, semble pour l'instant rester minoritaire.

D'autres décalages existent entre les générations dans l'appréhension de la nation tatar et de son devenir. À Almaty, ces perceptions

différentes ont un temps incité les jeunes militants tatars à vouloir créer leur propre centre. Ils reprochaient à leurs aînés d'être trop attachés à la langue tatar et à une conception conservatrice de la culture. Ils déplorait également les clivages entre Tatars de "Chine" et "locaux" quand, eux, prônaient l'unité. Nadžiâ précisait :

Nous voulons créer notre propre organisation, mais dans le même temps, nous ne voulons pas nous séparer des adultes. Nous les informerons obligatoirement de nos projets, pour avoir leur accord.¹⁹

La rupture ne fut donc pas consommée. Cependant, si l'objectif affiché est le même, à savoir la perpétuation de la nation tatar, les moyens employés sont plus pragmatiques et prennent acte de la situation contemporaine. Il s'agit, par exemple, de créer des réseaux d'entraide dans les affaires ou la recherche d'emploi basés sur l'appartenance ethnique, ce qui constitue un fait nouveau pour les Tatars. Ce mouvement de jeunesse tatar qui se développe actuellement use aussi des possibilités nouvelles fournies par Internet pour doubler des liens d'interconnaissance personnelle au Kazakhstan et en CEI. La constitution de ce réseau est pour partie le résultat de l'action du Tatarstan. Les Forums mondiaux de la jeunesse tatar tenus à Kazan en 2004, 2006 et 2008 ont en effet permis à des jeunes Tatars kazakhstanaï venus de toutes les régions de la république de se rencontrer pour la première fois. Cette rencontre les a incités à créer une organisation de jeunesse tatar à l'échelle du pays.

L'inscription dans le territoire : quels enjeux ?

Un autre enjeu majeur du renouveau tatar est la (re)découverte d'une histoire commune permettant d'asseoir la légitimité de la présence tatar au Kazakhstan. À Semipalatinsk, le musée tatar, ouvert en 1996 et rattaché au CST, est animé par trois retraités bénévoles qui collectent et organisent des éléments matériels et immatériels (récits de vie enregistrés) auprès des Tatars de la ville. À partir de ces éléments de la vie quotidienne, c'est tout un pan de la culture tatar que l'on cherche à faire sortir de l'oubli. Un autre dessein, plus ambitieux, vise à exhumier un passé dévoilant l'action "civilisatrice" et "progressiste" des Tatars de Semipalatinsk et de sa région parmi la population kazakhe. Cet aspect est

¹⁹ Bien que la plupart des élèves du centre d'Almaty ait dépassé l'âge de la majorité (fixée à 18 ans), ils utilisaient constamment le terme *adulte* pour désigner les responsables des centres et leurs aînés au cours de nos discussions informelles. Cette différenciation entre adultes "jeunes" et adultes "mûrs" semble être un héritage du découpage générationnel présent dans la société soviétique (notamment au sein des *Komsomol*, où la limite d'âge était fixée à 28 ans). En outre, il semble que l'état matrimonial de la personne, et d'ailleurs encore le fait d'être parent, constitue un marqueur entre la "jeunesse" et l'âge "adulte". Cette catégorisation entre "jeunes" et "adultes" sous-entend des capacités de réflexion, d'organisation et de décision diverses, renvoyant à des degrés de responsabilité différents.

présent dans le discours de tous les Tatars rencontrés, aussi bien à Semipalatinsk, qu'à Almaty.

L'occultation de ce pan de l'histoire est ressentie comme un acte délibéré de l'historiographie russe puis soviétique, que la liberté d'expression actuelle permettrait de combler. Pourtant, ce n'est qu'à partir de la fin des années 1990, à l'occasion de la première réunion du Congrès mondial des Tatars qui se tint à Semipalatinsk en 1998, que débute la parution d'articles et d'ouvrages traitant de ce thème. Précisons qu'aucun de leurs auteurs n'est un historien professionnel. Certains font néanmoins autorité et ces écrits, malgré des tirages très limités, sont connus aux quatre coins du pays. Ils sont diffusés sous forme imprimée et via les sites Internet tatars plus spécifiquement fréquentés par les jeunes. Ainsi, G. T. Hajrullin, professeur en pédagogie, poète et militant, est l'auteur d'une *Histoire des Tatars* (1998) et de livres sur la culture et le folklore tatars. Ses ouvrages sont utilisés pour l'enseignement de l'histoire dans les écoles où est dispensé un enseignement du tatar et dans les écoles du dimanche de différentes villes du pays.

Dans ces écrits, l'expression d'un sentiment de "tatarité" est indissociable de l'insertion des Tatars dans un contexte plus large : kazakh d'abord, puis soviétique et enfin postsoviétique. Les auteurs proposent ainsi une lecture de leur propre histoire dans leur relation aux Kazakhs, toujours présentée sous le meilleur jour. Ils occultent les aléas de leur relation mutuelle, que soulignent, au contraire, certains de mes interlocuteurs kazakhs²⁰, et dénoncent la politique exercée à leur encontre par l'Empire tsariste.

De l'avis de plusieurs historiens et politologues kazakhs²¹, c'est là un procédé classique et purement conjoncturel de renversement des allégeances politiques, suite au changement de régime et au remplacement de la nation dominante par une autre aux commandes de l'État. Ce processus est toutefois à sens unique. L'histoire des Tatars est absente des manuels kazakhstaniens, en dépit des discours et des fêtes officiels faisant l'éloge de la diversité ethnique et culturelle du pays. L'action "civilisatrice" et "progressiste" des mollahs, instituteurs et industriels tatars est occultée, comme l'illustre un exemple, souvent repris par mes interlocuteurs : si certains Kazakhs reconnaissent en privé que le premier littérateur kazakh, Abaï Kounanbaïev²² a reçu son éducation primaire d'un mollah tatar, le fait est dissimulé dans la sphère publique.

²⁰ Entretien avec l'historien Rustem Kadyrzanov.

²¹ Entretiens avec le politologue Nurbulat Masanov et l'historien Rustem Kadyrzanov.

²² Abaï Kounanbaïev (1845-1904) est né et a vécu dans la région de Semipalatinsk. Homme politique, poète, compositeur et traducteur, il fut un des premiers à introduire la culture russe dans les steppes kazakhes. Il est aujourd'hui considéré comme le père de la littérature kazakhe.

La revalorisation du patrimoine tatar se cantonne au niveau local. La réouverture en 2006 de la mosquée Musin²³ (du nom d'une dynastie de riches industriels tatars) dans la *Tatarka* de Semipalatinsk, permet ainsi, par le biais d'une inscription dans la ville, de rendre aux Tatars une part de leur prestige passé. C'est cependant un imam kazakh qui y officie, aidé dans sa tâche jusqu'en 2006 par un *imam-khaṭīb*²⁴ tatar kazakhstanais, formé au Tatarstan.

L'emphase mise sur la relation au sol kazakhstanais cherche à redonner aux Tatars un sentiment de fierté par rapport à un passé brillant et à les inscrire dans le temps long de l'histoire de la steppe. Cette insistance sur l'ancienneté du peuplement pousse certains à prétendre à l'autochtonie, à l'instar d'autres populations turcophones centrasiatiques (ouzbèke, ouïgoure et kirghize), ainsi qu'à remettre en cause le terme de diaspora²⁵.

Conclusion

Dans un contexte d'affiliations potentielles multiples, un individu opte pour l'une d'entre elles suivant différentes pressions émanant de son environnement social et familial. Le choix d'une affiliation nationale assumée, si elle peut paraître une évidence, n'en constitue pas moins une réponse possible parmi d'autres. C'est particulièrement visible dans le cas des enfants issus de mariages mixtes, pour lesquels le choix de la nationalité, opéré à 16 ans, est le fruit d'une négociation au sein de la famille et ne découle pas toujours automatiquement de la nationalité du père.

Les personnes interrogées dans le cadre de cette étude gravitent presque exclusivement, de près ou de loin, autour des institutions du "renouveau" tatar, plus directement observable. Toutefois, la grande majorité des Tatars du Kazakhstan appréhendent leur assignation nationale de manière mécanique, sans aucun investissement culturel, linguistique ou symbolique.

²³ Construite en 1908-1910 par l'architecte stambouliote Gabdulla Efendi, grâce au financement de l'industriel Latif Musin, sur l'emplacement d'une mosquée en bois emportée par les flammes en 1902, elle fut transformée à l'époque soviétique en entrepôt. Sa rénovation a été financée exclusivement sur les deniers des fidèles.

²⁴ Ce titre est porté par un imam ayant le droit d'exercer la prédication et l'enseignement. Pour une définition plus approfondie, voir l'article *Khaṭīb* dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (1978, pp. 1141-1142).

²⁵ J'utilise ce terme dans son acception vulgarisée, qui désigne toute population non autochtone. Introduit au début des années 1990 au Kazakhstan dans le milieu scientifique et les mass-média, ce terme n'a pas de contenu scientifique spécifique et est utilisé, tant par les administrations que par les personnes interrogées, comme un synonyme de "minorité nationale". Sa portée idéologique est forte puisqu'il réserve *de facto* la prétention à l'autochtonie au seul peuple kazakh. Sur ce sujet, voir Davenel 2009a.

Cette étude montre que c'est bien à un réinvestissement dans une identité et non à une reconstruction identitaire qu'on assiste aujourd'hui. Celui-là relève d'un choix, souvent perçu par les promoteurs du "renouveau" tatar comme un devoir, devant le péril que constitue à leurs yeux l'assimilation.

Cette reconquête d'un soi, à partir de bases fragmentaires que l'on sélectionne et dont on manipule le récit, est, on l'a vu, conditionnée par de multiples facteurs. La comparaison de la situation des Tatars à Semipalatinsk et à Almaty nous révèle qu'il est difficile de parler d'une communauté tatar, même lorsque les marqueurs à partir desquels les individus définissent leur identité sont les mêmes.

L'exemple de cette minorité nationale souligne l'influence du milieu environnant : les Tatars cherchent, à l'instar des Kazakhs, à légitimer leur place au Kazakhstan par le biais de l'affirmation d'une inscription longue sur un territoire. Il montre par ailleurs la difficulté à vouloir appréhender le phénomène de "renouveau" national dans un état postsoviétique de manière non différenciée. Si tous les groupes nationaux évoluent *a priori* dans un même cadre juridique, on ne peut pas dégager de modèle ni de forme de développement unique.

Bibliographie

AGHULON Maurice & Jean CUISENIER

1997 « Libre dialogue sur nos identités et la citoyenneté », *Ethnologie française* XXVII 3, pp. 314-328.

ARMSTRONG John A.

1992 « The Ethnic Scene in the Soviet Union: the View of the Dictatorship », in Rachel DENBER (ed.), *The Soviet Nationality Reader: the Disintegration in Context*, Boulder, Westview Press.

1969-1978 *Bol'shâ sovetskaâ ènciklopediâ* [Grande encyclopédie soviétique], version électronique, articles *mišar* et *mešer*.

DAVENEL Yves-Marie

2009a « Are national minorities of the former USSR becoming new diasporas ? The case of the Tatars of Kazakhstan », in Jane FERNANDEZ (ed.), *Diaspora: Critical and Inter-Disciplinary Perspectives*, eBook, Inter-Disciplinary Press, Oxford, pp. 75-85, disponible en ligne à l'adresse : www.interdisciplinary.net/publishing/id-press/

— 2009b « Sous le même toit ». *Affirmation culturelle et intégration citoyenne de la minorité tatar dans le Kazakhstan contemporain*. Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

DUFOIX Stéphane

2003 *Les diasporas*, Paris, PUF.

1978 *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, tome IV, Paris, Maisonneuve et Larose.

- HAMIDULLIN A. G.
1997 *Tatary v Kazahstane* [Les Tatars au Kazakhstan], Almaty.
- IŠAKOV D. M.
1993 *Ètnografičeskie gruppy tatar volgo-ural'skogo regiona* [Les groupes ethnographiques tatars de la région Volga-Oural], Kazan, IALI.
— (dir.) 2004 *Ètnografiâ tatarskogo naroda* [Ethnographie du peuple tatar], Kazan, Magarif.
- KARIMULLIN Abdar
1989 *Tatary: ètnos i ètnonym* [Les Tatars : ethnos et ethnonyme], Kazan, Tatarskoe knižnoe izdatel'stvo.
- 2004 *Kratkij statističeskij ežegodnik Kazahstana, 2004: statističeskij sbornik* [Précis statistique annuel du Kazakhstan, 2004 : recueil statistique], Almaty, Agenstvo Respubliki Kazahstana po statistike.
- LE COADIC Renan
2003 « Les contrastes bretons », *Ethnologie française* XXXIII 3, pp. 373-379.
- ŠARIFULLINA Farida
1991 *Kasimovskie Tatary* [Les Tatars de Kasim], Kazan, Tatarskoe knižnoe izdatel'stvo.
- 2002 *Vserossijskaâ perepis' naseleniâ 2002 g.* [Recensement général de la population de la Fédération de Russie en 2002], résultats disponibles en ligne sur www.perepis2002.ru
- 2004 *Vstupivšie v 2004 godu v mežnacional'nye braki po polu* [Les mariages interethniques selon les sexes pour l'année 2004], Almaty, Agenstvo Respubliki Kazahstana po statistike.

Résumé

Installés depuis la fin du XVIII^e siècle sur le territoire de l'actuel Kazakhstan, les Tatars kazakhstanais ont conservé jusqu'aux années 1930 un mode de vie traditionnel dans lequel l'islam jouait un rôle important. Durant la période soviétique, les Tatars ont subi un processus d'homogénéisation socioculturelle et linguistique qui a très fortement affecté la langue et la culture tatares. Depuis la fin des années 1980, on assiste à un renouveau culturel qui s'est traduit par la création de centres socioculturels destinés à faire revivre la culture et la langue tatares. Ce phénomène n'est pas uniforme et touche différemment les personnes se déclarant de nationalité tatare, suivant des distinctions générationnelles et des différences d'insertion dans des réseaux d'interconnaissance. Promu par les militants, le renouveau culturel vise l'affirmation d'un soi collectif et la légitimation à résider au Kazakhstan.

Abstract

From Soviet Tatar to Kazakhstani Tatar: multiple aspects of contemporary "tatarness"

Kazakhstani Tatars are living on the territory of present-day Kazakhstan since the late 18th century. Until the 1930s, they preserved a traditional way of life where Islam played an important role. During the Soviet time, the Tatar traditional way of life suffered from the russification policy of the Soviet regime. Since the end of the 1980s, a cultural revival is under way. Socio-cultural centres

have been created all over the country and work for the revival of Tatar language and traditions, but also for the preservation of the Tatar ethnic group and their legitimacy to live in Kazakhstan. Yet, this process is multiform and affects people differently according to age and personal solidarity networks.

Mots-clés : Kazakhstan, minorités, Tatars, identité nationale.

Keywords: Kazakhstan, minorities, Tatars, national identity.